

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Variations sur l'exil

André Pronovost, *Appalaches*, Montréal, Boréal, 1992, 336 p.

Lise Harou, *Un enfer presque familial*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 174 p.

Edmond-L. Landry, *Alexis*, Moncton, Acadie, 1992, 230 p.

Gabrielle Pascal

Number 68, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1992). Review of [Variations sur l'exil / André Pronovost, *Appalaches*, Montréal, Boréal, 1992, 336 p. / Lise Harou, *Un enfer presque familial*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 174 p. / Edmond-L. Landry, *Alexis*, Moncton, Acadie, 1992, 230 p.] *Lettres québécoises*, (68), 13–15.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

André Pronovost, *Appalaches*, Montréal, Boréal, 1992, 336 p., 22,95 \$.

Lise Harou, *Un enfer presque familial*, Montréal, Les Herbes rouges, 1992, 174 p., 14,95 \$.

Edmond-L. Landry, *Alexis*, Moncton, Acadie, 1992, 230 p., 19,95 \$.

Variations sur l'exil

Dans les romans qui suivent, on trouve trois sortes d'exil, celui que l'on choisit et ceux que le destin ou l'Histoire imposent.

ROMAN
Gabrielle Pascal

APRÈS UN RECUEIL DE POÈMES, *Eldorado* (1964) et un roman, *Les marins d'eau douce* (1975), André Pronovost revient à la prose avec *Appalaches*, un long récit de voyage à la première personne qu'on ne peut pas lire sans penser à Jack Kerouac, cet autre écrivain des aventures de la route. Il faut signaler l'originalité de ce roman qui exprime l'américanité québécoise contre laquelle s'est longtemps élevée une certaine tradition culturelle. En choisissant que son narrateur écrive le carnet de route d'un itinéraire qui traverse les États-Unis du Sud au Nord, l'auteur illustre parfaitement cette double appartenance et l'inscrit dans notre littérature.

L'exil comme ascèse

Le premier chapitre d'*Appalaches* apparaît comme une introduction qui explique le choix du narrateur. Il confie que sa petite amie, Marie Beaulieu, l'a abandonné et que, malgré les années, il ne s'en est jamais vraiment remis. Alors que ses amis se sont mariés après être devenus médecins, dentistes et universitaires, il n'a pas réussi à s'insérer dans le courant pourtant accueillant des années soixante et soixante-dix. Ni l'amitié, ni les poèmes qu'il écrit, ni le mémoire de psychologie auquel il travaille sans élan ne parviennent à donner un sens à sa vie. C'est de cette profonde insatisfaction que naît son projet de partir et de parcourir du Sud au Nord «*The Appalachian Trail*», ces mille milles qui mènent de la Georgie au Maine. Sa décision est irrévocable : «*J'avais ce sentier aux intonations indiennes devant moi et rien à foutre du reste.*» (p. 17)

À son existence sans but, il substitue ainsi un défi prodigieux : s'imposer pendant quatre mois et demi l'inconfort, le dénuement et l'effort; se soumettre aux caprices de la température et à la solitude des forêts comme aussi aux imprévus des rencontres dans les refuges et enfin aux risques de violence, comme le révèle sa dédicace à deux marcheurs tués sur l'«*A. T.*» Le récit de cette évasion devient un journal de voyage dans lequel l'auteur alterne avec talent les descriptions des lieux, le récit des rencontres et les réflexions que lui inspire cette expérience.

Une contre-Amérique

Abandonnant la vie dite civilisée, le narrateur redevenu poète, définit ainsi l'univers qu'il aborde :

Ainsi donc, je m'en allais par ce pays alternatif de montagnes secrètes et de cols insolites; par cette contre-Amérique veinée de ruisseaux confidentiels et piquée de milliards de fleurs résumant la grâce et le cycle de la vie; par ce chemin parallèle qui se gausse de l'Est industriel et qu'empruntent les ours, les orignaux émouvants et les cerfs de Virginie aux airs de pharaon. (p. 31)

À une tempête de neige canadienne, qui se substitue en Georgie au printemps précoce qu'on attendait, succède la douceur sauvage d'un après-midi de soleil en Caroline. À cette alternance des températures s'ajoute celle du compagnonnage qu'offrent les autres marcheurs avec l'hospitalité des automobilistes, quand la route succède aux sentiers. Avec sensibilité et pittoresque, le narrateur évoque ces rescapés de la vie moderne et ces citoyens de l'Amérique profonde.

Le narrateur appelle aussi au partage de son expérience son ami Pierre qui le rejoint en sortant d'un colloque scientifique en Virginie. Alors, le passé et le présent, l'enfance et l'exil se réconcilient dans les découvertes partagées, et le narrateur en profite pour méditer sur l'amitié qui n'est «rien d'autre que cela, j'entends un jeu, une complicité, un échange de menaces teintées d'humour et de tendresse» (p. 149).

Une deuxième partie très courte, qui tient lieu d'épilogue, raconte le retour du voyageur et ses désenchantements. Il croit d'abord ne pas avoir d'autre choix que de repartir vers le Sud, mais il découvre qu'on ne remet pas si facilement les pieds dans ses propres traces.

André Pronovost écrit ce long récit comme son héros grimpe dans les sentiers de l'A. T., sans s'essouffler. Son ton qui varie du familier au poétique est toujours juste. Son roman pourra faire rêver les sédentaires, mais devenir aussi le compagnon quotidien de futurs marcheurs attirés par l'A. T. Il illustre parfaitement, par ailleurs, la croyance de Rousseau et de plusieurs romantiques qui écrivaient que «la promenade» est une expérience existentielle. À la différence de ces marcheurs, toutefois, le narrateur d'*Appalaches* ne rapporte de son périple aucune inspiration décisive. Il montre clairement à la fin du roman que cet itinéraire n'est pas un voyage de formation.

Exercice au-dessus du vide

Depuis 1981, Lise Harou publie des œuvres de fiction dont, par exemple, *Exercices au-dessus du vide* (1991). Dans *Un enfer presque familial*, elle offre une nouvelle version de cet univers qui lui



André
Pronovost

est propre, où le fantasme et la réalité se côtoient. C'est dans cette perspective que ce roman présente une alternance de deux textes qui se succèdent et s'interpénètrent. Le premier raconte à la troisième personne une fiction inscrite dans le réel de lieux et de faits précis. Le second, en italique et à la première personne, confie les états d'âme de l'héroïne, Irma. La dépression nerveuse n'est pas un sujet facile à traiter. Exprimer l'absence au monde, l'isolement et le sentiment de rejet est un défi que se donne l'auteure et qu'elle relève.

Le récit réaliste se déroule au cours d'environ deux ans et l'auteure fait défiler les saisons et les lieux que traverse Irma : Paris, Montréal, l'hôpital, une maison d'amis et son appartement. À ce décor changeant, s'oppose la longue crise que vit l'héroïne, une révolte et une désaffection de soi nées d'une expérience de l'abandon qui a engendré un sentiment de rejet généralisé et qui lui a ôté le goût de vivre. Cette stratégie de sursis qu'est la vie, Irma ne se sent plus capable de l'appliquer.

L'existence de l'héroïne devient, jusque dans ses moindres détails, un exercice menacé au-dessus d'un vide grandissant. Le texte en italique jette la lumière sur les obsessions douloureuses qui mobilisent son esprit. Il y a cet amoureux d'autrefois devenu un «mari déserteur» (p. 22) et qui a trahi sa certitude d'être choisie pour toujours, qu'elle évoque ainsi : C'était «une certitude absolue, pendant que les enfants grandissaient dans mon ventre» (p. 86). Il y a Jean-Louis V. dont elle est amoureuse, qu'elle croit n'avoir pas su retenir et à qui elle adresse son appel muet. Esther, son amie, est aussi évoquée. Elle voyage et ne donne pas de ses nouvelles. Irma se souvient de leurs étreintes, de leur complicité ainsi que de leur incompréhension partagées. L'auteure décrit très bien le tourbillon du désespoir qui aspire progressivement la conscience de son héroïne et la laisse vide, vibrante seulement de ce désordre intérieur qu'elle ne contrôle plus. Aux explications logiques, elle substitue un langage poétique riche de sensations à portée symbolique. Elle donne vie ainsi au flux de conscience d'Irma.

Les vains secours

Un matin, Irma se retrouve à l'hôpital et elle utilise, pour échapper au rituel quotidien, toutes les ressources de son imagination et de sa révolte. Mais elle ne peut éviter la confrontation avec la psychiatre de l'institution qui, pas plus qu'un acupuncteur chinois qu'elle consulte plus tard, ne lui sera d'aucun secours. La première l'humilie et elle se sent devenue «objet d'exploration» (p. 136). Le second lui rappelle brutalement qu'une femme n'a qu'une seule place, à la cuisine.

Quelques jours passés chez des amis bienveillants apparaissent comme une étape bénéfique dans le déroulement de cette crise. Irma redécouvre le goût des échanges et le désir d'agir, mais ils sont toujours tenus en échec par le sentiment qui la domine d'être inadéquate.

Demain est un autre jour

Revenue dans son appartement, l'héroïne est gagnée par l'obsession de se suicider dans le métro, mais c'est pourtant là, seule et au jour le jour, qu'elle retrouve lentement le goût de vivre. Le retour au travail signale ses progrès. Une première lettre d'Esther suivie de l'annonce de

sa visite réintroduit la tendresse dans la vie d'Irma qui se demande si la passion peut renaître de ses cendres. À cette question, son amie lui répond : «la passion est un phœnix qui ne demande qu'une étincelle» (p. 168), et Irma comprend que la longue histoire de sa fuite est terminée. En même temps qu'elle redécouvre l'espoir, elle s'émerveille que le salut vienne du cœur : «C'est là que commence toute magie. Le cœur, imprévisible, est conquis par l'autre qui peu à peu, consent, mystère des mystères.» (p. 171)

Ce roman poétique décrit le passage de l'héroïne de la révolte suicidaire et de l'angoisse aux retrouvailles avec la vie. Sa lecture peut demander un certain effort. C'est celui qu'exige la poésie, avec les récompenses qu'on sait.

Anglais et Français, des étrangers

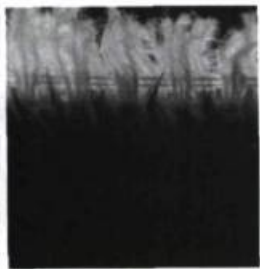
Médecin-chirurgien du Nouveau-Brunswick, Edmond-L. Landry a écrit un premier roman intitulé *Alexis*. Ce récit est une fiction qui s'insère dans une réalité historique et présente l'histoire d'une famille et d'une communauté d'Acadiens, au milieu du dix-huitième siècle. Ici, c'est l'exil dans l'exil qui est décrit. Car, après avoir dû accepter le régime anglais, ce groupe ne peut se résoudre à être pris en étau entre le pouvoir anglais auquel il doit allégeance et les soldats français envoyés soudain par le Gouverneur de Québec. C'est le récit des conséquences de cet événement historique pour une famille et une communauté que raconte *Alexis*. Le titre du roman est le prénom que porte le chef de famille, Alexis Landry, qui est aussi le guide du groupe en question.

Pour nous qui parlons volontiers d'identité et qui plaçons cette valeur avant beaucoup d'autres, il n'est pas facile de comprendre la situation d'un groupe pour qui le patriotisme était devenu un luxe exorbitant. Mais l'auteur explique fort bien ce point de vue : «Anglais et Français étaient pour eux des étrangers; c'était l'armée, des hommes habillés en soldats, avec des fusils, des canons, et qui avaient la permission de tuer.» (p. 18) Si l'auteur connaît l'histoire et sait montrer avec réalisme et ferveur qu'elle ne tient jamais compte des faibles, il résume aussi l'oubli dans lequel est laissée l'Acadie dans le traité d'Aix-la-Chapelle : «Les rois avaient échangé des propriétés comme des enfants échantent des jouets après une chicane : l'Acadie demeurait aux Anglais, et Louisbourg retournait à la France.» (p. 41) Il ne manque pas d'humour quand il décrit les rencontres du major Lawrence, chef de la milice anglaise, et du chevalier de la Corne, l'envoyé de Québec, qui rivalisent d'ingéniosité pour se parler sans rien se dire.

La plus belle des religions

Le couple que forment Alexis et sa femme Marie occupe une place centrale dans le roman. À travers cette dernière, l'auteur exprime les aspirations à la paix et à la sécurité. Si l'auteur met la paix au-dessus du patriotisme, il milite aussi pour un œcuménisme dont ces temps reculés ne connaissaient pas les bienfaits. Pour punir le mariage de ses ouailles avec des protestants, l'abbé le Loutré n'hésite pas à incendier leurs maisons. Ce personnage de religieux ne manque pas de couleur par ailleurs, bandit de grand chemin et ennemi acharné des Anglais, il est plus fidèle à son roi qu'à son Dieu. C'est lui qui prend la tête des Indiens, contre les Anglais. Terroriste en soutane, il a du courage et de

LISE HAROU
UN ENFER
PRESQUE FAMILIER
LES HERBES ROUGES / ROMAN



Lise Harou



l'audace, mais il sert la démonstration de l'auteur en faisant payer à d'innocentes victimes ses excès patriotiques. On voit pourtant que, parmi ses nombreuses activités, il compte la construction des aboiteaux qui symbolisent l'enracinement dans les terres et leur exploitation.

Ainsi oubliés par la France et tenus en garde à vue par les Anglais, ces Acadiens sont aussi abandonnés par leur guide spirituel. Un ami d'Alexis, Pierre, qui incarne la fidélité à son groupe et le courage, sera victime de la violence, mais dans une sorte de vision, il entendra Dieu lui confier qu'il n'est ni catholique ni protestant, et que la plus belle des religions, c'est le respect de la vie.

Ce roman relève bien le défi d'introduire l'histoire dans une fiction. Les forces en présence sont bien définies et la fatalité qui oblige deux fois Alexis à quitter sa terre est bien mise en scène. Le style de l'auteur ne transgresse ni l'usage ni la grammaire. Toutefois on peut regretter que le texte oscille entre le réalisme et le ton de fable biblique qui confine parfois au conte de fées, comme le montrent les citations suivantes : «Les familles se multipliaient et les enfants poussaient, tous aussi beaux et aussi dorés que le blé de leurs champs grillé par le soleil» (p. 11) et «le murmure de la rivière voisine se mêlant aux soupirs timides des jeunes filles aux visages coulés dans le miel doré» (p. 12). Dans cette idéalisation parfois excessive des personnages et de leur mode de vie, le roman perd à la fois sa vraisemblance et son unité de ton. C'est dans son réalisme sans concession et ses touches d'humour qu'Edmond-L. Landry est original.



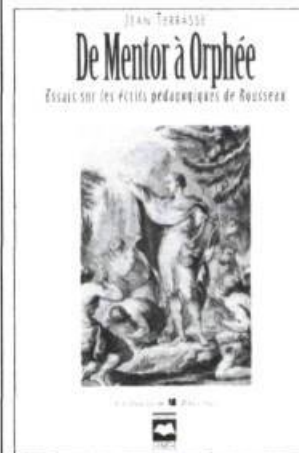
LA NOBLESSE DE NOUVELLE-FRANCE

LORRAINE GADOURY

Une étude approfondie et exhaustive des familles de la Nouvelle-France. Un ouvrage qui satisfera les connaisseurs les plus exigeants comme les amateurs de généalogie.

Cahiers du Québec
Histoire n° 102

212 pages / 22,50 \$



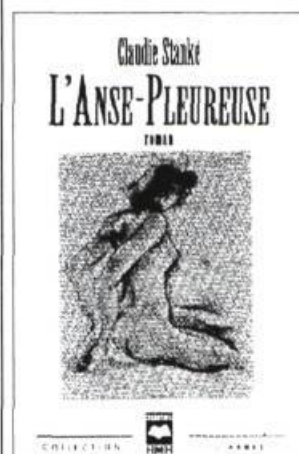
DE MENTOR À ORPHÉE

JEAN TERRASSE

Recueil d'essais sur les écrits pédagogiques de Rousseau, *De Mentor à Orphée* montre comment le philosophe a su par la célébration de l'écriture conjuguer l'homme et le professeur, le moralisateur et l'artiste.

Collection Brèches

244 pages / 24,50 \$



L'ANSE-PLEUREUSE

CLAUDIE STANKÉ

Roman fragile et mélancolique, *L'Anse-Pleureuse* laisse couler entre ses pages la pénétrante musique de la solitude.

Collection L'Arbre

130 pages / 16,95 \$



En vente
chez votre libraire



XYZ LA REVUE
DE LA NOUVELLE

Abonnez-vous!

1 an / 4 numéros
(taxes incluses)


étudiant : 18 \$
individu : 20 \$
institution : 22 \$
étranger : 25 \$

N° 32, thème : «Salle d'attente»

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ tél.: _____

Ci-joint: chèque mandat postal
  _____ exp.: _____

Signature _____

815, rue Ontario Est, bureau 201, Montréal (Québec) H2L 1P1
tél.: (514) 525-2170 • téléc.: (514) 523-9401